

Échos de la presse

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **44 (1915)**

Heft 11

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ÉCHOS DE LA PRESSE

Nous avons publié le manifeste de l'Association des instituteurs allemands, auquel ont adhéré les instituteurs catholiques de l'Empire. Voici la réponse des instituteurs libres français :

Nous avons vu avec peine que l'Union des instituteurs catholiques de l'Empire allemand ait cru devoir se joindre à l'Association des instituteurs allemands pour adresser aux instituteurs des autres nations une protestation indignée contre les récits de « prétendues atrocités et cruautés dont les soldats allemands se seraient rendus coupables en pays ennemis ».

Représentants des Fédérations et Union des instituteurs catholiques français, nous estimons que notre devoir est de ne pas laisser sans réponse un manifeste qui ose contester des faits dont la véracité est malheureusement hors de doute.

Notre réponse s'adresse aux instituteurs de tous les pays, en particulier à ceux qui, professant nos croyances, seraient tentés de prêter foi à la déclaration d'instituteurs qui se disent catholiques, si nous ne venions leur affirmer et leur prouver l'existence de crimes abominables des soldats allemands contre les personnes et les propriétés, crimes que notre religion condamne avec sévérité, et contre lesquels la conscience humaine protestera éternellement.

Le « Manifeste » des instituteurs allemands peut se résumer en ces points : L'armée nationale allemande a passé, dans sa presque totalité, par nos écoles primaires. Or, il suffit de jeter un regard sur l'organisation magnifique de l'instruction populaire en Allemagne, dont l'influence éducative suit le jeune homme jusqu'à l'entrée de la caserne, pour comprendre qu'*il est impossible que les élèves des instituteurs allemands aient commis les actes barbares qui leur sont imputés*. Donc, *ils ne les ont pas commis*, et les récits qu'on en fait sont d'infâmes mensonges.

Nous voulons bien croire que les éducateurs de la nation allemande ont été trompés eux-mêmes par la savante organisation de mensonges ourdie par le gouvernement allemand pour la préparation et la conduite de la guerre. Mais les documents diplomatiques et les enquêtes officielles entreprises et réalisées avec le soin le plus scrupuleux permettent de leur répondre de la manière la plus nette :

Il s'agit de savoir non pas ce qui, théoriquement, est ou non possible, mais ce qui, en réalité, s'est passé et se passe encore tous les jours. Or, aucune hésitation sur ce point n'est permise. Plus coupable que les hordes barbares qui n'avaient pas reçu des instituteurs allemands l'incomparable kultur dont ils voudraient gratifier les races « inférieures », l'armée nationale d'Allemagne a commis « scientifiquement », avec méthode, les crimes les plus honteux et les plus vils.

Violer le territoire de la Belgique et la couvrir de sang et de ruines, traiter avec férocité le peuple héroïque qui défendait avec son prince l'honneur de la signature royale et nationale, n'est pas le fait propre des soldats, nous le savons. Et nous n'accusons pas les instituteurs

allemands d'avoir appris au Kaiser à déchirer les chiffons de papier où son écriture devenait gênante.

Mais dans l'accomplissement des forfaits commis par ordre, en Belgique ou en France, le commandement, haut ou subalterne, trouvait-il quelque hésitation chez les soldats devenus des exécuteurs ?

Ne les vit-on pas aller, d'un geste méthodique, jeter de maison en maison des pastilles incendiaires pour détruire plus sûrement des villes ouvertes comme Louvain ou Senlis ? ou mettre le feu à un hôpital et se poster devant les portes pour fusiller les blessés français et belges à mesure que, chassés par les flammes, ceux-ci paraissaient au seuil. Ceci s'est fait à Namur. Est-ce faire acte de guerre entre civilisés que de pomper du pétrole ou de l'essence sur des soldats dans leurs tranchées et d'y mettre le feu à l'aide de grenades ? Assez de personnes ont vu ces malheureux Français, noircis et tuméfiés, apportés jusqu'aux ambulances de Paris, pour que nous puissions dire le fait constaté par témoins oculaires.

Et quand les hommes à qui la discipline a fait commettre de tels crimes sont livrés à eux-mêmes, ne voit-on pas « la bête de proie » — c'est le philosophe Nietzsche qui nomme ainsi son compatriote et le trouve « superbe » — se déchaîner et donner pleine satisfaction à ses instincts brutaux ? Alors ce sont des cruautés féroces et des orgies sans nom. On voit des soldats écarteler un officier blessé ; d'autres veulent brûler vifs une femme et ses onze enfants, dont seulement deux échappent au supplice. A Etain, à Badonviller, à Gerbéviller la martyre, que ne font-ils pas ? Comment traitent-ils les pauvres vieillards de Varedes, qu'ils égrènent sur la route en les fusillant ou assommant à coups de crosse dès qu'ils ne peuvent plus avancer ? Le plaisir que trouvent ces brutes à ce jeu atroce n'est-il pas exprimé par leurs éclats de rire teuton ? Ne parlons pas des crimes de la plus abjecte immoralité ; les enquêtes les ont constatés, cela suffit. Leurs vols, des conseils de guerre en ont examiné et condamné.

Arrêtons-nous. Mais remarquons encore que ce peuple dont l'école, nous disent ses maîtres, eut soin d'entretenir le sentiment religieux, s'est acharné contre les cathédrales et les édifices sacrés, qu'il s'est plu à torturer les prêtres. Les ruines fumantes nous disent quel fut le sort de Louvain et d'Ypres. Entre cette ville et Nieuport, quarante églises sont détruites. Chez nous, ce furent les églises du Nord et de l'Est. Et Reims, et Soissons ! Notre-Dame de Paris fut blessée par une bombe incendiaire. Les témoignages du cardinal Mercier, du cardinal Luçon, de Mgr Péchenard ne réduisent-ils pas à néant l'accusation allemande d'avoir placé de l'artillerie sur les cathédrales ou d'y avoir fait des signaux ? Les mêmes témoins vénérables, que ne peuvent récuser les instituteurs catholiques allemands, n'innocentent-ils pas, comme le font d'ailleurs les enquêtes officielles, les prêtres martyrisés de toute provocation ?

En vain, les Allemands s'excusent-ils en disant : « La guerre est la guerre. » Non, de tels actes ne sont pas actes de guerre. Ce sont des crimes, et les derniers, des sacrilèges.

Le grand coupable en ceci, c'est le *Deutschland über Alles !* avec tout ce qu'il exprime. Il a causé au peuple allemand une ivresse permanente, une intoxication cérébrale qui a perverti le sens national

et même le sens religieux ; l'armée issue de cette nation affolée par l'orgueil a, comme elle, adopté cette maxime immorale : la fin justifie les moyens.

Inconsciemment peut-être, les instituteurs allemands n'ont-ils pas contribué à propager dans la nation cet état d'esprit ?

Dans la plus récente des enquêtes publiées en France, nous trouvons un fait qui caractérise la manière dont est cultivée la noblesse des sentiments chez les écoliers d'Allemagne. Le 28 septembre 1914, tous les élèves des écoles de Frankenthal (Palatinat) sont rassemblés dans la gare. Un train s'annonce, que va-t-on faire voir aux écoliers ? Sans doute des drapeaux, des canons valeureusement pris sur le champ de bataille ? C'est aux écoliers français qu'on donne de pareils spectacles. Aux petits Allemands, on propose un autre idéal. Des wagons à bestiaux maintenant arrêtés, les soldats abattent les panneaux : c'est pour exhiber aux regards curieux des écoliers des prisonniers civils entassés dans les voitures où ils ne peuvent s'asseoir. Le supplice de ces habitants de Combres (Meuse) dure depuis six jours. Ils n'ont reçu de nourriture qu'à Mars-la-Tour, où ils ont dû puiser dans un baquet, au milieu de choses infectes, quelques morceaux de viande à demi crue. On conçoit l'aspect lamentable de ces malheureux... Quelle leçon de choses pour des écoliers ! Les voilà, ces Français ! voilà la race dégénérée et misérable que les Germains, race élue, sont appelés à remplacer ! C'est l'idéal allemand. La scène de Frankenthal n'est pas unique.

Déjà, nous sommes moins étonnés que les instituteurs allemands de savoir que les grands frères des écoliers de Frankenthal et autres lieux aient pu emmener en captivité des populations entières et « rendre chauve » leur sol, croyant par là travailler à l'œuvre régénératrice à laquelle ils sont associés. Mais poursuivons.

Sans doute, nous sommes loin de nier qu'il y ait des choses louables dans l'éducation populaire allemande. Les visiteurs étrangers ont admiré la discipline qui règne dans les écoles, l'esprit de méthode qui domine tout l'enseignement, la préoccupation de donner à la jeunesse des connaissances utiles pour les professions industrielles et commerciales, en même temps que d'établir sur de fortes bases le patriotisme et la religion.

Mais ceux qui réfléchissent et approfondissent n'ont pas été sans s'apercevoir que l'organisation scolaire allemande, ou degré primaire de la kultur, est devenue dans l'ensemble une vaste machine qui mécanise les cerveaux et les volontés en exagérant la méthode jusqu'au système, et forme ainsi des générations d'automates qui n'agissent que sous l'impulsion des conducteurs officiels : instituteurs, officiers... ou kaiser. Le militarisme allemand commence à l'école.

Un coup d'œil sur la pédagogie allemande et des témoignages impartiaux appuieront cette assertion :

La pédagogie allemande s'inspire surtout de Herbart, dont la psychologie se réduit à une sorte de mécanisme psychique : « Formez des files », dit-il sur tous les tons, c'est-à-dire faites en sorte que les représentations s'emboîtent méthodiquement dans les cerveaux de vos élèves. Pour établir la discipline, il professe que dans les premières années d'école, il faut appliquer un « dressage » et imposer la soumission passive, fût-ce au prix de châtiments corporels, avant d'en arriver à

l'action de l'autorité morale. Si plus loin l'auteur de la *Pédagogie* insiste sur la nécessité de faire agir l'élève et de respecter sa personnalité, ses premières formules ont été les mieux retenues par ses disciples et leurs continuateurs ; elles ont créé toute une postérité de « Methodiker » dont le Flachsmann de la comédie d'Otto Ernst est le type. Sans doute, Flachsmann est une charge, mais toute une charge accuse des traits réels, et l'on trouverait, en feuilletant la collection de la *Pædagogische Zeitung*, des règlements modèles d'écoles populaires qui ressemblent assez à son fameux règlement en 123 paragraphes pour assurer l'ordre matériel. Il se trouverait peut-être aussi quelque part un Herr Inspektor qui dirait comme celui de la comédie : « J'éprouve toujours un nouveau plaisir à visiter votre école ; tout y est tiré au cordeau, tout marche militairement comme au champ de manœuvre. »

Et c'est encore un Allemand qui le dit, un écrivain d'opinions conservatrices, très dévoué à la dynastie des Hohenzollern, Ludwig Gurlitt : « Nos écoles sont devenues des casernes, nos maîtres, de simples fonctionnaires qui ne peuvent plus éveiller les âmes. » Il déplore que les écoliers soient ployés sous la contrainte, qu'on les tienne moralement agenouillés.

Nous concluons : la « méthode » et la « discipline » des écoles de l'Empire constituent un appareil assez bien trouvé pour infuser au jeune Allemand tout ce qu'un cerveau d'écolier primaire peut contenir des idées élaborées par les intellectuels et les politiques en vue d'exacerber le désir du *Deutschland über Alles* et pour préparer l'instrument qui devait le réaliser : *le soldat allemand de 1914*.

Droit de la force, — fantaisies historiques et géographiques qui font germaines des pays gaulois, — théories des races inférieures ou faibles qu'il faut agréger aux Allemands pour les faire vivre, nécessité de détruire toute civilisation qui n'est pas la « kultur » appelée à régénérer le monde : voilà *pour l'instruction. Pour l'éducation* : dressage des recrues.

Nous plaignons les instituteurs catholiques allemands d'avoir été entraînés dans un tel système.

En France, nous avons une autre idée de l'éducation patriotique.

Nous aimons notre patrie comme une mère, nous l'appelons « la douce France », nous la préférons à tout autre pays. Nous voulons la voir grande et libre, tenant noblement sa place historique dans le monde et dans le concert des nations. Mais nous ne prétendons pas qu'elle soit au-dessus de tout. Chaque nation doit être respectée dans ses frontières légitimes et reconnues, comme dans sa civilisation propre.

Devant l'agression de l'ennemi, nous avons fait l'union sacrée. Les instituteurs libres catholiques, ainsi que les prêtres-soldats luttent et meurent à côté des instituteurs laïques. Leurs élèves sont confondus dans notre armée. Tous servent la même patrie jusqu'au sacrifice de la vie accepté et accompli.

Il n'est pas une école en France où l'on n'enseigne que la guerre nécessaire doit être loyale et franche, conforme au droit des gens ; pas une école où l'on ne dise que les non-combattants doivent être respectés dans leur personne, leur liberté, leurs biens, — où la pitié pour les blessés ne soit recommandée. Ces idées sont concrétisées par des exemples, des morceaux littéraires tels que *Après la bataille*, de Victor Hugo, ou *Russes et Français*, de Bersot.

Ce caractère profondément humain du Français n'est-il pas dû par atavisme à l'éducation chrétienne qui a pétri l'âme française durant les siècles où notre civilisation s'est formée ? Aussi, dans nos écoles catholiques, inspirés et soutenus par notre divin idéal de justice et de charité, guidés par l'enseignement de l'Eglise, donnons-nous avec plus de force et de délicatesse encore les notions sur la guerre et ses lois : avec toute la force et la délicatesse de la morale chrétienne.

Nos héros guerriers ne sont-ils pas : Saint Louis, si juste, si loyal envers l'ennemi ; Duguesclin, si beau dans sa recommandation suprême : « N'oubliez pas que femmes, enfants, vieillards, pauvre monde, ne sont pas vos ennemis. » Jeanne d'Arc, qui portait son étendard si loin dans la mêlée que tous devaient la suivre — et ne frappa jamais de l'épée ; Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche ?

Vaillance, pitié, honneur, tels sont les exemples qu'ils nous donnent et que nous proposons à l'imitation de la jeunesse.

Nous soumettons ces faits à l'examen des instituteurs de tous pays, sûrs d'avance de l'opinion des juges impartiaux.

Et avec l'énergie que nous donnent notre foi et notre patriotisme, nous protestons publiquement :

Contre l'accusation de mensonge et de calomnie portée par les instituteurs allemands au sujet de récits en tous points véridiques ;

Contre leur prétention, démentie par les faits, de mettre l'éducation populaire allemande au-dessus de toute autre, et de la regarder comme infaillible pour rendre leurs élèves impeccables.

Nous estimons, en outre, qu'en travaillant à développer outre mesure les sentiments d'obéissance passive et d'orgueil national chez les enfants de la race germanique, ils ont leur part de responsabilité dans les malheurs qui frappent le monde chrétien et bouleversent les nations européennes.

P. MARTIN, *président de la Fédération nationale des Syndicats de l'enseignement libre.*

V. DE CLERCQ, *avocat, président de la Fédération des Sociétés de secours mutuels de l'enseignement libre.*

D. GUERINI, *président de l'Union des associations des instituteurs libres.*

* * *

Vraiment, si les enfants d'aujourd'hui devaient conserver, devenus grands, un mauvais souvenir de leurs années d'études, ce serait à désespérer ; car on prend un grand souci de leur présenter toute science sous des dehors amusants. Les livres sont remplis d'images, les classes sont tapissées de gravures, la gymnastique se fait gracieuse, le calcul devient amusant, la grammaire une récréation !

Et on trouve que ce n'est pas assez, en même temps qu'on enseigne aux bébés à tracer des « bâtons » sur une ardoise, on veut leur enseigner ou au moins leur faire sentir le *beau*.

Pour cela on fait appel à l'initiative des enfants. « Il faut, dit-on, dans la *Revue d'éducation familiale*, leur apprendre à voir, à sentir, à entendre ; il convient de semer les germes de l'intelligence esthétique dans l'âme et le cœur de l'enfant, de les semer avec méthode et persévérance, de faire éclore les forces latentes de création qui dorment

en lui, car toute la poésie sommeille dans ces âmes neuves baignées par le merveilleux, et il s'agit d'ordonner sagement ce tumulte. Mais qu'il ne soit pas question d'enseignement didactique ! La mission de l'éducation consiste à travailler au développement général de l'enfant, tant physique qu'intellectuel et tant artistique que moral. »

L'auteur de cet article conseille de faire aux enfants le récit des antiques légendes de son pays, et surtout d'ouvrir tout grand devant ses yeux le livre de la nature qui éveillera sa curiosité et augmentera son originalité.

« L'enfant n'est pas un bocal à remplir, c'est une source à faire jaillir », poursuit l'auteur.

Mais tout n'est pas fini là, quand l'enfant a *senti*, il faut qu'il sache à son tour faire comprendre aux autres ce qu'il a *senti*. Aussi, depuis quelques années, force-t-on les enfants, dès qu'ils savent tenir un porte-plume, à rédiger de petits récits et ce travail les amuse beaucoup. Il faut les y aider, non pas en rédigeant le devoir avec eux, mais en le préparant. Il faut les faire parler sur le sujet donné, redresser leurs idées si elles paraissent erronées, aider, en quelque sorte, leurs pensées à sortir du cerveau, mettre de l'ordre dans ces pensées ; tout devoir de ce genre comporte trois efforts de l'esprit : 1^o La méditation du sujet donné ; 2^o la classification des idées trouvées pendant cette méditation ; 3^o l'art de revêtir ces idées d'une forme agréable, c'est le style. C'est là une excellente gymnastique pour l'intelligence de l'enfant ; il est bon d'habituer, même les plus jeunes, à penser et à s'exprimer par écrit.

Les petites filles auront besoin d'être spécialement formées à cet exercice si elles veulent, plus tard, devenues femmes, écrire d'une façon agréable les innombrables lettres et billets qu'elles rédigent dans une semaine ! Avant tout, apprenons-leur, d'après Cicéron, que c'est un grand défaut d'abandonner la manière courante de penser et de parler. Le défaut le plus répandu du style féminin n'est-il pas le manque de mesure ? Il semble que nous ne puissions plus laisser aux choses leur valeur. Nous nous croyons obligées de les amplifier ou de les amoindrir pour les rendre compréhensibles.

M. Lavedan s'élève contre ce travers, dans les *Annales*, et son article rend si bien notre pensée que nous nous faisons un plaisir d'en retracer les points principaux. M. Lavedan définit d'abord le sens précieux de la mesure — cette qualité discrète, aimable et fine qui fait que l'on ne dit que ce que l'on a à dire et que l'on veut dire, rien de plus, rien de moins, qu'on le dit avec une honnête et paisible politesse, à mi-voix, ni tout bas, ni trop haut, — et qui fut, en d'autres siècles, comme la fleur assidûment cultivée du goût français.

« Aujourd'hui, nous nous jetons, par mode, au-devant du biscornu et du contourné. Les belles lignes, les formes harmonieuses ont cessé de plaire et, en même temps que les laborieux caprices et les impitoyables tentacules des arts nouveaux se déroulent sur les étoffes et attaquent le meuble, nous avons une façon de parler, d'écrire et de penser infectée de *modern style*. Il suffit que le mot simple paraisse essentiellement attaché à la désignation de l'objet, pour qu'aussitôt il soit écarté comme banal. Toute expression consacrée par des campagnes de loyaux services est mise au rebut. Du fait même, j'allais

dire du *crime* d'être courant, — bien qu'il soit le seul juste, — le terme propre devient impropre, et c'est le mot défectueux qui usurpe la place du nécessaire, pour l'unique et mauvaise raison qu'il est nouveau, bizarre, incompréhensible ou sonore. Le sens est sacrifié au bruit. Dans une espèce de furie systématique, où l'émulation se donne carrière, on s'ingénie à ne choisir et à ne préférer entre tous que le mot extrême, poussé à son dernier degré de paroxysme et d'intensité.

Ne la connaissons-nous pas toute cette personne que dépeint l'auteur. « La jolie femme qui, faisant irruption dans le salon, rose et bouillonnante de santé, tombe sur un fauteuil en prétendant dire simplement qu'elle est sortie à pied, et qu'elle n'est pas fâchée de s'asseoir, s'écrie de bonne fois qu'elle est venue en *courant*, et qu'elle est *morte* ! Après quoi, pour une plume mal posée sur le chapeau de sa mère, elle déclare, sans la moindre gêne, — bien qu'elle soit réputée la meilleure des filles, que sa mère est à *tuer* de choisir de pareils *horreurs*, et qu'elle la *déteste* ainsi coiffée de cette *casquette* qui lui donne l'air d'un *singe*. Et, dans l'assistance, personne ne proteste ni ne témoigne de surprise. »

Nous rions de ce tableau très réel et point du tout chargé et sommes-nous donc innocentes de la faute d'exagération ? Oserons-nous d'un beau livre dire qu'il est *beau*, d'un beau tableau qu'il est *bon*, sans plus ? Mais non, nous amplifierons dans la crainte de ne pas paraître assez amateur de belles choses, assez polies pour l'auteur ; nous nous écrierons, comme les autres : « Qu'il est étonnant, unique, admirable, un chef-d'œuvre, un pur chef-d'œuvre, de grand ordre, de tout premier ordre, le livre de ces dix, ou vingt, ou trente dernières années, qui portera, qui restera, qui marquera, fera date, etc. »

M. Lavedan donne deux raisons à cette démente : « D'une part, les vanités professionnelles et de toutes sortes ont atteint des proportions stupéfiantes, et, de l'autre, personne ne veut parler comme tout le monde, chacun est hanté de l'idée de surpasser le voisin, de se singulariser. La conversation devient alors une espèce de *match* incessant, où les tireurs, pressés, fébriles et maladroits, quels que soient leur force et leurs moyens, la plupart du temps d'une déplorable pauvreté, n'ont qu'une idée dominante : faire mouche à tout coup. Et, de là, cette pétarade qui n'arrête plus. »

Et avec une simplicité charmante, M. Lavedan assure que les premiers coupables d'une si funeste mode, ce sont les auteurs eux-mêmes qui, dès leurs débuts, veulent être le *jeune* et *brillant* auteur ; puis le *célèbre*, le *maître* enfin, en attendant l'épithète d'*illustre*, de *général*, de glorieux. »

Lancés sur cette voie, s'arrêtera-t-on jamais ? Non, si chacun continue à bien vouloir dépasser d'une manière quelconque son voisin ; oui, si nous ne cessons de regarder autour de nous et si nous cherchons à exprimer tout simplement notre pensée. (Revue hebdomadaire.)

